

TRACTS GALLIMARD

Mars 2020

À l'heure du soupçon, il y a deux attitudes possibles. Celle de la désillusion et du renoncement, d'une part, nourrie par le constat que le temps de la réflexion et celui de la décision n'ont plus rien en commun ; celle d'un regain d'attention, d'autre part, dont témoignent le retour des cahiers de doléances et la réactivation d'un débat d'ampleur nationale. Notre liberté de penser, comme au vrai toutes nos libertés, ne peut s'exercer en dehors de notre volonté de comprendre.

Voilà pourquoi la collection « Tracts » fera entrer les femmes et les hommes de lettres dans le débat, en accueillant des essais en prise avec leur temps mais riches de la distance propre à leur singularité. Ces voix doivent se faire entendre en tous lieux, comme ce fut le cas des grands « tracts de la NRF » qui parurent dans les années 1930, signés par André Gide, Jules Romains, Thomas Mann ou Jean Giono – lequel rappelait en son temps : « Nous vivons les mots quand ils sont justes. »

Puissions-nous tous ensemble faire revivre cette belle exigence.

ANTOINE GALLIMARD

<http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Tracts>

Sommaire

Régis DEBRAY	Quitte ou Double	3
Erri de LUCA	Le samedi de la terre	7
Cynthia FLEURY	Répétition générale	11
Danièle SALLENAVE	La teuf et le virus	14
Pierre BERGOUNIOUX	Globalisation	17
Stéphane VELUT	Echec au roi	20
François-Henri DESERABLE	Tout est déjà dans les livres.....	25
René FREGNI	Les jours barbares.....	28
Didier DAENINCKX	On a cru te perdre	32
Arthur DREYFUS	L'impossibilité d'écrire.....	35

Régis DEBRAY

Quitte ou Double

RÉGIS DEBRAY

QUITTE OU DOUBLE



18 MARS 2020 / 20H / N° 1
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Nous voilà donc tous mobilisés. Appelés au sens du devoir, tenus d'obéir aux consignes, et à solliciter un *ausweis* en cas de besoin. Bref, nous sommes en guerre, cela a été dit et redit. Vient de suite à l'esprit une phrase célèbre : « La première victime d'une guerre est la vérité. » Il faut se méfier du premier mouvement, qui est rarement le bon. La formule de Kipling s'en tient aux nécessités immédiates de la propagande, pour soutenir le moral de l'arrière, voire des troupes elles-mêmes. En réalité, *la première victime d'une guerre est le mensonge*. Les deux vérités ne sont pas contradictoires : la première, tactique, concerne le déroulé des opérations, la seconde, stratégique, la conclusion à en tirer. La première n'est pas chez nous d'actualité, tant sont remarquables, en plein tsunami épidémique, la transparence et la précision des communiqués de guerre. C'est la seconde qui nous atteint de plein fouet : *le retour au réel*.

Convenons néanmoins que c'est une drôle de guerre, celle où le commandant en chef a pour mot d'ordre : « planquez-vous » ; où une mobilisation générale met à l'arrêt ; où on appelle à ne plus faire société pour faire nation, à s'isoler pour se serrer les coudes et à écarter les corps les uns des autres pour se rapprocher d'eux en esprit. Mais l'histoire n'est jamais avare de paradoxes. Et quand « l'ennemi » n'est pas seulement un virus omniprésent et invisible, mais le voisin de palier, voire la grand-mère, et le passant en général – on peut comprendre l'inversion des paramètres.

On comprend moins le *double bind*, les injonctions contradictoires du type : « Ne sortez pas et allez voter », mais après tout, il y a le délai d'apprentissage et un civil ne s'improvise pas général cinq étoiles en un tour de main. On ne passe pas d'un jour à l'autre d'une culture de paix à une culture de guerre – toutes proportions gardées bien sûr (au cours de la bataille de la Marne, rappelons-le, 26 000 soldats français ont été tués en une seule journée, 1 000 morts par jour représentant, en 1914-1918, une bonne journée). Plus incompréhensible le fait qu'une *start-up nation*, à la pointe de la technologie, ait eu autant de mal à se procurer et distribuer un produit aussi peu *high-tech* qu'un masque de protection – ce qui revenait à envoyer au front des soldats en les privant de fusil. Car dans cette guerre étrange, il n'y a qu'une catégorie de gens qui méritent ce beau nom et exposent chaque jour leur vie, ce sont les médecins, les infirmières, les urgentistes et tout le personnel des hôpitaux. Les soldats du virus, comme il y a des soldats du feu. Ce sont ceux qui auront droit demain à la croix de guerre, et à notre admiration.

Alors, est-ce un mensonge d'appeler « guerre » une catastrophe dramatique, une hypercrise, à savoir trois crises en une, sanitaire, économique et existentielle ? Quel intérêt y a-t-il à cette métaphore, reprise en anaphore ? D'abord, à mettre la barre très haut, en convoquant les grands ancêtres. Clemenceau : « Je fais la guerre, rien que la guerre. » Churchill : « Du sang et des larmes. » Et de Gaulle bien sûr, le 18 juin : « Cette guerre est une guerre mondiale... j'invite tous les Français à

m'écouter et à me suivre. » Ensuite, et dans la foulée, à prendre rang parmi les plus légendaires. Et pourquoi pas ? On peut fort bien réussir cette épreuve de passage et passer, victorieusement, le test qu'ont connu toutes les générations du feu, à savoir le tri entre les caractères et les rien qu'intelligents, entre ceux qui ont du coffre et ceux qui n'ont que des diplômes. On pouvait craindre un certain manque de densité, une difficulté à incarner chez de jeunes managers qui n'ont, à aucun moment de leur vie, eu soif, faim ou peur, ni de cors aux pieds ni trente kilos sur le dos. La difficulté fait les caractères – et pourquoi pas aujourd'hui comme avant-hier ? Ce serait une bonne nouvelle.

Mais n'oublions pas que, guerre ou crise, une commotion fait aussi le tri entre le factice et le réel. Les châteaux de cartes s'écroulent, les poids et mesures sont vérifiés. Il était entendu, jusqu'en mai 1940, que l'armée française était la meilleure du monde ; en juin, nous sûmes ce qu'il en était. Il est entendu, depuis 30 ans, que l'Europe est notre avenir, les frontières un odieux archaïsme, et l'intérêt national, une funeste vieillie. Ouverture, libre circulation des personnes et des biens, respect des règles de Bruxelles. Nos classes dirigeantes nous l'ont répété sur tous les tons. Fini le pognon de dingue pour les derniers de cordées ; privatisations à tout crin (aéroport, services publics, chemin de fer), levons les barrières ! Et voilà qu'on parle de nationaliser. De mettre au rancart la règle sacro-sainte du 3 % et de retrouver les solidarités essentielles. L'Europe fantôme s'esbigne, blablate et communique, et c'est la Chine qui vient au secours de l'Italie, non la France ni l'Allemagne. N'était-il pas temps d'appeler un chat un chat, et l'Union européenne, avec son corset libéral, un pieux mensonge ?

On le dit depuis longtemps : mondialisation des objets, tribalisation des sujets – et des réflexes. Ce qu'on croyait anachronique et périmé nous revient, désagréablement, en pleine figure. La guerre détruit mais elle libère aussi. Quoi ? Un rhinencéphale sous-jacent aux connexions neuronales plus élaborées, et plus tardives. Les neuropsychiatres nous ont appris que la dissolution des fonctions nerveuses supérieures, chez un individu en crise, déstabilisé par un coup du sort inattendu, s'opère en remontant le cours de l'évolution. Les fonctions les plus récentes sont les plus fragiles. Le néocortex est plus vulnérable que le cerveau reptilien et c'est le premier qui se désorganise en cas de commotion. Ce n'est pas une bonne nouvelle, on s'en doute, et les sociétés n'échappent pas à cette déconstruction qui fait revenir au plus simple, au plus élémentaire, aux données de base. Mieux vaut en être conscient pour ne pas se laisser surprendre ni balayer par les lois de la nature. Paradoxalement, c'est en nous révélant avec quelle facilité la croûte civilisationnelle peut disparaître, c'est en nous révélant les arrières-fonds de nos rhétoriques et des leurres de façade, cachés par le train-train des jours, qu'un état de guerre peut nous mettre à pied d'œuvre, sans faux-fuyants ni faux-semblants.

RÉGIS DEBRAY

Convenons néanmoins que c'est une drôle de guerre, celle où le commandant en chef a pour mot d'ordre : « planquez-vous » ; où une mobilisation générale met à l'arrêt ; où on appelle à ne plus faire société pour faire nation, à s'isoler pour se serrer les coudes et à écarter les corps les uns des autres pour se rapprocher d'eux en esprit.

RÉGIS DEBRAY

RÉGIS DEBRAY EST L'AUTEUR DE *L'EUROPE FANTÔME* ET *DU SIÈCLE VERT* DANS LA COLLECTION TRACTS, AINSI QUE *D'ÉLOGE DES FRONTIÈRES* (GALLIMARD, 2010) ET *DU BON USAGE DES CATASTROPHES* (GALLIMARD, 2011).

18 MARS 2020

Erri de LUCA

Le samedi de la terre

ERRI DE LUCA

LE SAMEDI DE LA TERRE



19 MARS 2020 / 10 H / **N° 2**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

J'ai une définition personnelle de la nature : elle est là où n'existe aucune présence humaine ou bien là où celle-ci est négligeable et de passage. Quand je vais en montagne dans des endroits éloignés, je me trouve alors dans un bout de monde tel qu'il était avant nous et tel qu'il continuera à être après.

La nature est un espace totalement indifférent à nous, où percevoir sa propre mesure infime et intrusive. Ce n'est pas un terrain de jeu ni une aire de pique-nique hors de la ville. La peur qu'inspire son immensité dominante est un préliminaire au respect et à l'admiration. La beauté de la nature n'est pas une mise en scène, c'est un état d'équilibre provisoire entre d'énormes énergies, éruptions, tremblements de terre, ouragans, incendies.

Naples, mon origine, possède un golfe légendaire pour sa beauté, œuvre de cataclysmes qui l'ont formée. La beauté de la nature est un entracte entre des bouleversements. Il ne s'agit pas là d'une conclusion philosophique, mais seulement de ma perception physique. C'est pourquoi, pour moi, la nature est l'espace de notre absence.

Là où existe une zone de peuplement, j'utilise le terme de milieu ambiant. Le latin « ambire » signifie entourer. Le participe présent « ambiens » est ce qui entoure. Depuis ses débuts, l'espèce humaine s'est sentie entourée, établissant avec le territoire des rapports de force alternant entre défense et conquête. De nos jours, il est évident que « ambiens » n'entoure plus, mais qu'il est entouré par l'expansion numérique de l'espèce et de ses moyens d'exploitation. Le milieu ambiant submergé se soumet.

Et soudain une épidémie de pneumonies interrompt l'intensité de l'activité humaine. Les gouvernements instaurent des restrictions et des ralentissements. L'effet de pause produit des signes de réanimation du milieu ambiant, des cioux aux eaux. Un temps d'arrêt relativement bref montre qu'une pression productive moins forte redonne des couleurs à la face décolorée des éléments.

La pneumonie meurtrière qui étouffe la respiration est un effet miroir de l'expansion humaine qui étouffe le milieu ambiant. Le malade demande de l'air et de l'aide en son nom et au nom de la planète tout entière.

Celui qui lit beaucoup reconnaît, ou croit reconnaître, des symboles et des paradigmes dans les événements. Le monothéisme a institué le Samedi qui littéralement n'est pas un jour de fête mais de cessation. La divinité a prescrit l'interruption de toute sorte de travail, écriture comprise. Et elle a imposé des limites aux distances qui pouvaient être parcourues à pied ce jour-là. Le Samedi, est-il écrit, n'appartient pas à l'Adam : le Samedi appartient à la terre.

Cette injonction à la laisser respirer en s'imposant un arrêt a été ignorée. Je ne crois pas que la terre puisse récupérer ses Samedis dont elle a été privée. Je crois en revanche que piétiner les Samedis produit les brutales suspensions de notre occupation de la planète. C'est une trêve pour la terre.

Pour la première fois de ma vie, j'assiste à ce renversement : l'économie, l'obsession de sa croissance, a sauté de son piédestal, elle n'est plus la mesure des rapports ni l'autorité suprême. Brusquement, la santé publique, la sécurité des citoyens, un droit égal pour tous, est l'unique et impératif mot d'ordre.

Dans le cas de l'Italie, l'idolâtrie de l'économie s'est donné la liberté de se moquer des conséquences d'activités nocives. De la dispersion de l'amiante dans le percement du tunnel du Val de Susa à l'intoxication de Tarante, la santé publique est traitée comme une variable secondaire. Les morts dues aux problèmes environnementaux sont considérées comme des dommages collatéraux d'activités légitimes et impunies. Ce sont au contraire des crimes de guerre accomplis en temps de paix au détriment de populations réduites au rang de vassales.

Tel est le brusque retournement de situation, l'économie tombée de cheval et soumise à une nouvelle priorité : la vie pure et simple. Les médecins et non les économistes sont les plus hautes autorités. C'est une conversion. Elle améliore le rapport entre citoyens et État, les gouvernements passent de garants du PIB en vaillants défenseurs de la communauté.

Certes, il s'agit d'un état d'exception et on a hâte d'arrêter l'épidémie et de revenir au plein régime précédent. Mais le Samedi de la terre sème en même temps que les deuils une lueur de vie différente pour les survivants. Car, dorénavant, chacun est un rescapé provisoire. C'est un sentiment qui me rapproche le plus de tous ceux auxquels je ne peux serrer la main.

Une autre inversion est à relever dans le cas de l'Italie. Depuis son unité, des flux migratoires ont eu lieu du sud vers le massif alpin. Aujourd'hui, on assiste à un retour massif en flux inversé, jusqu'au récent blocage des retours. Le spécialiste de l'environnement Guido Viale remarquait que l'épicentre des contaminations en Chine, en Allemagne, en Italie, coïncide avec les zones de très forte pollution atmosphérique, signe d'une prédisposition à l'agression des voies respiratoires.

Le sud perçu comme terre de refuge, asile sanitaire, recommence à accueillir ses enfants. La parabole du fils prodigue n'est pas valable ici. Ils ne sont pas partis pour dilapider, mais par nécessité. Ils ne reviennent pas repentis, mais désespérés d'affronter des isolements loin de leurs attaches familiales, impatientes d'entendre un peu de dialecte, affectueuse langue maternelle. Peut-être que le système immunitaire s'améliore avec l'humeur. Une fois les priorités redéfinies, c'est l'urgence de sauver qui compte et aussi celle de purger une quarantaine indéterminée dans des lieux familiers. Le sud, perçu comme plus sain, est certainement un milieu ambiant plus cordial pour calmer l'angoisse d'un état de siège.

« Basta che ce sta 'o sole, basta che ce sta 'o mare... » Il suffit qu'il y ait le soleil, il suffit qu'il y ait la mer. Ce n'est pas une thérapie reconnue, mais c'est bon pour l'âme de se mettre au balcon et de se laisser baigner de lumière.

ERRI DE LUCA

Pour la première fois de ma vie, j'assiste à ce renversement : l'économie, l'obsession de sa croissance, a sauté de son piédestal, elle n'est plus la mesure des rapports ni l'autorité suprême. Brusquement, la santé publique, la sécurité des citoyens, un droit égal pour tous, est l'unique et impératif mot d'ordre.

ERRI DE LUCA

ERRI DE LUCA EST NÉ À NAPLES EN 1950 ET VIT AUJOURD'HUI PRÈS DE ROME. AUTEUR DE NOMBREUX LIVRES TRADUITS DANS LE MONDE ENTIER, IL A REÇU LE PRIX FEMINA ÉTRANGER POUR *MONTEDIDIO* EN 2002.

19 MARS 2020

Cynthia FLEURY

Répétition générale

CYNTHIA FLEURY

RÉPÉTITION GÉNÉRALE


TRACTS
DE CRISE
GALLIMARD

19 MARS 2020 / 14H / **N° 3**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Lorsqu'on vit des situations exceptionnelles, la première peur

concerne le maintien de la vie. Le réel de la mort du coronavirus

existe mais il est faible, et semble submersible. Je n'ose imaginer la sidération et la violence, le grand retour des archaïsmes, si la létalité avait été plus forte et disséminée.

Impossible d'anticiper cela sauf en imaginant le pire, la peur véritable, la haine pour ce monde. Là, nous avons une forme de chance au sens où si nous acceptons la responsabilité collective et la discipline, si nous produisons un comportement collectif coordonné et stratégique, nous réduirons considérablement son impact délétère. Telle est notre chance : avoir encore un peu de maîtrise. S'offrir une occasion à moindre coût de redécouvrir les bienfaits de la solidarité, des services publics, de l'État de droit et social combinés, articulés, alliés de toujours, qui ne sont rien l'un sans l'autre. Extrême chance malgré l'ingratitude souvent témoignée ces derniers temps, la bêtise, la vue courte des stratégies néolibérales qui fantasment la toute-puissance illusoire de l'homo economicus dans sa version la plus radicale. C'est une répétition générale pour autre chose, et cela me glace déjà le sang. Car la deuxième crainte qui m'agite est celle de l'absence d'apprentissage et de transformation de nos modes de vie. Passer à côté de la chance, cela s'est vu tant de fois. Ne pas saisir le kairós, retourner à la condescendance meurtrière. Nous sommes nombreux à le craindre, mais il nous faudra être très vigilants face à l'endormissement futur qui se profile, toutes les mauvaises raisons trouvées pour continuer comme avant, car nous serons dans une phase de récession économique et l'on nous expliquera qu'il n'est pas temps encore de faire autrement, qu'il y a le feu économique qu'il faut éteindre, et que celui-ci – ô délire – ne s'éteint qu'avec le poison inflammable, tant de fois dénoncé. Mais parions sur l'intelligence et la détermination à évoluer, parions sur une nouvelle conviction partagée : mieux vivre ensemble. Le confinement 3.0 a des vertus particulières : être dans la distance mais néanmoins connectés, et pour une fois les « deux minutes de la haine » orwelliennes, souvent banalisées ces derniers temps, se sont calmées : les voix sont plus sereines, les réseaux sociaux servent à distribuer une information capable de ferrailler avec les fausses, les grandes institutions académiques tentent d'assurer la continuité ou le partage des enseignements, les médias font de même, les artistes se relaient pour proposer des accès culturels, l'école fait comme elle peut avec la faiblesse de son environnement numérique de travail – là, franchement, on ne va pas se mentir, va falloir monter vite en gamme, car c'est terriblement pauvre, et cela ne peut perdurer. Mais globalement, ces premiers jours de confinement ne dessinent pas la victoire de l'immaturité, mais plutôt l'envie d'être résilients, d'apprendre, d'innover, de profiter de cette chance pour respecter autrui et les valeurs de responsabilité commune. Toute la question, maintenant, est celle de la durabilité de la prise de conscience et de la volonté de faire autrement.

CYNTHIA FLEURY

Toute la question, maintenant, est celle de la durabilité de la prise de conscience et de la volonté de faire autrement.

CYNTHIA FLEURY

CYNTHIA FLEURY EST PHILOSOPHE ET PSYCHANALYSTE. ELLE EST PROFESSEUR TITULAIRE DE LA CHAIRE « HUMANITÉS ET SANTÉ » AU CONSERVATOIRE NATIONAL DES ARTS ET MÉTIERS ET TITULAIRE DE LA « CHAIRE DE PHILOSOPHIE À L'HÔPITAL » AU GHU PARIS PSYCHIATRIE ET NEUROSCIENCES.

19 MARS 2020

Danièle SALLENAVE La teuf et le virus

DANIÈLE SALLENAVE

de l'Académie française

LA TEUF ET LE VIRUS


**TRACTS
DE CRISE**
GALLIMARD

19 MARS 2020 / 20H / **N° 4**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Au moment des sanglants attentats de novembre 2015, on répétait partout à l'envi : c'est à notre mode de vie qu'on s'en prend ! À nos chères habitudes, les terrasses des cafés, les nuits sans fin...

D'où la fière riposte en forme de rodomontade, car je doute qu'elle impressionne des tueurs fanatisés : nous tiendrons bon ! ils ne gagneront pas ! Nous maintiendrons notre façon de vivre libre et joyeuse, notre goût de la fête « à la française ». De la teuf !

Or voici que cinq ans ont passé et qu'au soir du 14 mars 2020, face à l'épidémie de coronavirus, le premier ministre annonce la fermeture des cafés, restaurants, bars et terrasses. Réaction immédiate de jeunes noctambules dans certains quartiers des grandes villes : pas question ! On s'en prend à « notre mode de vie » ! Résistons ! Deux jours plus tard, le confinement est là, et ça recommence. « On veut nous empêcher de vivre ! » Tenons bon ! Mais tenir bon face à qui ? Face au virus ? Ça lui fait une belle jambe, comme on dit.

Si on entre dans la psychologie des tueurs du Bataclan, il n'est pas douteux qu'y tienne une grande place le rejet de comportements où se mêlent alcool et drogue, promiscuité sexuelle et irrégion. Mais y voir la seule motivation de ces massacres ? C'est un peu court. Il n'y aurait pas autre chose ? Écoutons ce qu'ils disent, ces tueurs du djihad, et qui ressort de toutes les enquêtes et témoignages. L'une de leurs premières motivations, ce sont les actions menées par les pays occidentaux contre les peuples musulmans. Sans leur servir aucunement d'excuse, cela mérite tout de même une réflexion sur la politique que nous menons dans quelques régions du monde... Mais c'est sans doute ce qu'on voulait éviter à l'époque : il valait mieux se focaliser sur le rejet de nos teufs.

Ce qui m'a étonnée, c'est d'abord que nous ayons accepté si facilement cette explication trop commode, et surtout que nous nous soyons rangés à une définition aussi réductrice de « notre monde ». Notre belle « civilisation » que menacent des hordes de tueurs, ce serait donc ça ? Un monde de gens (de jeunes) qui ne pensent qu'à faire la fête. Vraiment « faire la fête », c'est une valeur ? Se réunir rituellement le vendredi soir entre amis pour boire, « délirer avec les autres » (je cite), « parler fort en ne pensant qu'à nous » (je cite encore) ?

Après tout, peut-être que oui. Peut-être que c'est moi qui n'y comprends rien parce que ce n'est pas ma génération. La « fête », c'est une liberté, une insouciance qu'il a fallu conquérir contre des siècles de morale familiale, religieuse, républicaine. Où, hormis le temps de fêtes soigneusement encadrées, « faire la fête » était un comportement déviant, réprouvé. Les teufs des « jeunes » seraient un modèle, et une leçon de vie.

J'en doute. Ne surestimons pas le « goût » moderne et juvénile de la fête : ce n'est qu'une version appauvrie des grands débordements dionysiaques, et des déchaînements transgressifs célébrés par Georges Bataille. Et les événements récents nous ont montré son revers faux et dangereux. Que « le goût de la fête » était l'autre nom et le paravent de l'inconscience. La face aimable d'un monde

d'égoïsmes sombrement crispés sur le « moi d'abord et que le reste périsse ». (Y compris les habitants des îles bretonnes envahies par un exode de Parisiens qui se croient en 1940).

Ce type de comportement est le fait d'une minorité ? Peut-être. Ce qui est sûr, c'est qu'il se traduit à tous les niveaux de la vie en société, y compris dans l'indifférence à la destruction de notre environnement. Il est hélas bien dans la logique d'une société que dominent le règne de la consommation et la quête du profit.

Mais pour revenir aux circonstances présentes, je sais bien que ce n'est pas facile de s'obliger à rester à la maison. J'en conviens. Qu'on me permette d'ajouter ceci : certainement plus encore, quand on habite un quartier excentré, dans un immeuble où l'ascenseur ne fonctionne plus depuis des mois, et où on espère que la mairie va mettre en place des services pour vous aider à garder et occuper vos gosses. Qui en parle au journal télévisé ? Dans les grands médias ? Personne. Ah non, pitié, pas de démagogie !, me dira-t-on. Non, juste un peu d'humanité. Et, de grâce, profitons de ces terribles circonstances pour regarder un peu au-delà de notre nombril.

DANIÈLE SALLENAVE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Ne surestimons pas le « goût » moderne et juvénile de la fête : ce n'est qu'une version appauvrie des grands débordements dionysiaques, et des déchaînements transgressifs célébrés par Georges Bataille. Et les événements récents nous ont montré son revers faux et dangereux. Que « le goût de la fête » était l'autre nom et le paravent de l'inconscience. La face aimable d'un monde d'égoïsmes sombrement crispés sur le « moi d'abord et que le reste périsse ».

DANIÈLE SALLENAVE

DANIÈLE SALLENAVE EST L'AUTEUR D'UNE TRENTAINE DE ROMANS, RÉCITS, ESSAIS ET PIÈCES DE THÉÂTRE. ELLE A ÉTÉ ÉLUE LE 7 AVRIL 2011 À L'ACADÉMIE FRANÇAISE. TRÈS ENGAGÉE DANS LA PROMOTION DE LA LECTURE AUPRÈS DES JEUNES, ELLE A FONDÉ ET ANIMÉ L'ASSOCIATION « SILENCE, ON LIT! ».

19 MARS 2020

Pierre BERGOUNIOUX

Globalisation

PIERRE BERGOU- NIOUX **GLOBALISATION**



20 MARS 2020 / 10H / **N° 5**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Les trois générations de vivants qui sont « l'éternité ici-bas », selon le mot de Keynes, avaient été exemptées, dans les pays développés, des sept fléaux dont l'humanité a été battue aussi loin que la mémoire remonte et au-delà – la guerre, du moins sur le territoire métropolitain, la tyrannie, la faim, le froid, les épidémies, les souffrances physiques intolérables – on opère sous anesthésie –, l'illettrisme. Le philosophe-poète Sloterdijk a rassemblé ces avancées politiques, matérielles, culturelles de la civilisation sous le thème de la « gâterie ».

Il n'y a plus grand monde pour se rappeler la grippe espagnole de 1918. Les gens de mon âge se souviennent, confusément, de la poliomyélite des années cinquante, leurs cadets des sixties des ravages que le sida a perpétrés dans leurs rangs, vingt ans plus tard. La polio s'en prenait de préférence aux enfants, le sida aux jeunes gens. Le coronavirus est surtout funeste aux personnes âgées, d'ores et déjà sujettes à une ou à plusieurs pathologies, diminuées, vulnérables.

Le mal a ceci de miséricordieux qu'il semble épargner les enfants mais de pernicieux en ce qu'il les utilise comme vecteurs. Que ce soit leur système respiratoire encore inachevé, à ce qu'on dit, qui les prémunisse contre ses atteintes ou leur puissante vitalité, ils peuvent être infectés sans qu'il y paraisse et propager le virus sans éveiller la méfiance. Pour parachever leur félicité, la fermeture des écoles leur procure des vacances inespérées, la reprise des cours renvoyée à une date indéterminée.

C'est une expérience on ne peut plus contemporaine que nous sommes en train de vivre sous les dehors archaïques, moyenâgeux, d'une épidémie. La maladie, comme la circulation des biens, des personnes, de l'information présente un caractère planétaire, participe de la globalisation. Partie d'une lointaine région de la Chine, elle a gagné, en quelques semaines, par les routes du ciel, de la terre, des mers, l'ensemble de la planète.

C'était, jadis, le lot des pauvres, entassés dans les quartiers insalubres des grandes villes et des ports, que de mourir de la peste venue d'Orient, du choléra sorti du bassin du Gange. Dispersé par toute l'étendue du royaume, le restant de la population, massivement rural, sédentaire, pouvait échapper largement au danger. Si la Peste noire du ^{xv}^e siècle a mis la moitié du royaume au tombeau, c'est qu'on était affaibli par les dévastations de la Guerre de Cent Ans, l'insécurité, la disette. On ne sache qu'un seul roi, Saint Louis, pour avoir été victime du mal, à Tunis où – si l'on peut ainsi parler – il l'avait bien cherché.

Créatures de luxe, nous sommes encore supérieurement mobiles. Je ne sais combien de millions d'hommes, de femmes, d'enfants évoluent, à tout instant, à trente mille pieds d'altitude et à la vitesse de 900 kilomètres à l'heure, par un froid ambiant de - 60°. Au sol, ce sont deux millions de Franciliens qui empruntent chaque jour les RER A et B et les usagers du métro doivent être plus nombreux, encore. C'est pourquoi toute personne infectée en contamine trois. Le nombre des

malades double tous les trois jours. Les prévisions les plus pessimistes estiment que la moitié, à peu près, de la population sera touchée. Et que les décès se compteront par centaines de milliers. La presse souligne l'impartialité d'un mal qui, pareil, en cela, à la peste de La Fontaine, frappe indifféremment « puissants et misérables ». Elle ne manque pas de signaler quels acteurs de cinéma, hommes politiques, sportifs de haut niveau sont testés positifs.

Nos ascendants ont évoqué la stupeur dont le pays avait été frappé lorsque, à deux reprises, en 1914 et en 1939, il a engagé les hostilités contre l'Allemagne. Les destructions matérielles, la défaite, l'invasion, l'occupation nous seront épargnées. Mais nous avons commencé à perdre des gens et le mot de « guerre » a été prononcé, et ceux « de vie ou de mort ».

Que faire ? On nous le dit, nous le répète : éviter les rassemblements, ne pas voyager, respecter une distance d'un mètre, n'utiliser son mouchoir qu'une fois, enfin, rester chez soi. Une chose ajoute à la stupeur et c'est le décours de la maladie. Va-t-elle s'éteindre d'elle-même lorsque, arrêtée par les « gestes-barrières », elle ne trouvera plus personne à dévorer ou va-t-elle repartir, quand on la croyait finie, de quelque obscur et lointain foyer ?

C'est aujourd'hui, mardi 17 mars, que le confinement est entré en vigueur. Contre toutes nos habitudes, nous ne pouvons plus sortir, circuler si ce n'est munis d'une attestation signée d'un employeur ou alors sur l'honneur et nous serons passibles d'une amende si nous sommes surpris dans l'espace public sans motif valable. Au résultat, la Nationale qui passe près de chez moi et qui est habituellement encombrée, vers sept heures du soir, à perte de vue était déserte. Les lampadaires, les feux de la station-service, ceux du supermarché voisin brillaient pour rien, pour personne et l'univers familial avait pris l'angoissante étrangeté d'un tableau de De Chirico.

PIERRE BERGOUNIOUX

C'est une expérience on ne peut plus contemporaine que nous sommes en train de vivre sous les dehors archaïques, moyenâgeux, d'une épidémie. La maladie, comme la circulation des biens, des personnes, de l'information présente un caractère planétaire, participe de la globalisation.

PIERRE BERGOUNIOUX

NÉ À BRIVE-LA-GAILLARDE EN 1949, PIERRE BERGOUNIOUX EST L'AUTEUR D'UNE ŒUVRE LITTÉRAIRE ET CRITIQUE SALUÉE PAR LE GRAND PRIX DE LA LITTÉRATURE DE LA SGDL (2002) ET LE PRIX ROGER CAILLOIS (2009). IL A ENSEIGNÉ LE FRANÇAIS EN RÉGION PARISIENNE ET PRATIQUE L'ENTOMOLOGIE ET LA SCULPTURE.

20 MARS 2020

Stéphane VELUTEchec au roi

STÉPHANE
VELUT

ÉCHEC

AU ROI


TRACTS
DE CRISE
GALLIMARD

20 MARS 2020 / 14H / **N° 6**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Tant que le corps politique procédait, par dizaines de milliers, au sein des hôpitaux publics, à la réduction du nombre de lits sans dire ce qu'il faisait ni pourquoi il le faisait, les choses se passaient en silence. Tant que l'administrant soumettait le corps soignant – toujours en première ligne – à de croissantes contraintes, les choses se passaient en silence. Tant que les techniques du gentiment nommé *New Public Management* infiltraient, telle une filarieuse, un monde pourtant distinct d'une usine de voitures, les choses se passaient en silence. Et même si infirmier(e) s, aide-soignant(e) s s'échappaient vers des cieux plus sereins, même si anesthésistes, radiologues, chirurgiens et médecins spécialistes prenaient, croissant, le large pour le monde libéral, tout se passait en douceur. À quelques exceptions près, personne ne disait rien et – pour reprendre des mots de Régis Debray à propos des intellectuels – les lanceurs d'alerte « jouaient du clavecin dans une *rave party* » –, quand on ne leur reprochait pas de cracher dans la soupe. Quant aux autres, à ceux qui, accrochés qu'ils étaient au public (dans les deux sens du terme), restaient à l'hôpital : eh bien ces autres tenaient. Tant bien que mal ils tenaient.

Du moins jusqu'à la récente crise de l'hôpital public où les langues se délièrent et qui trouvait son acmé un 14 février dans les rues de Paris. Vous vous souvenez de ce vendredi sans précédent, vous, le public qui estimez ce corps soignant pour son abnégation et pour ses compétences. Vous, oui. Sinon, épuisement des équipes, services d'urgences en feu, démission administrative collective de 1 200 chefs de service et témoignages touchants de médecins à bout de souffle : rien ne fit sourciller le visage du corps politique qu'on a senti seulement un peu embarrassé. Un corps politique qui, comme toujours, comptait sur un fait simple et vrai : les soignants aiment ce qu'ils font, ce sont des passionnés, ils font – c'est bien connu – un boulot passionnant, ils tiendront. Mais d'ajouter dans l'atmosphère feutrée des administrations : que vont-ils réclamer de surcroît, bon sang... vingt ans qu'on entend ça ! Le 14 février, le politique en la personne de Madame la Ministre répéta en effet – usant plus d'éléments de langage que de mots – que nous étions formidables mais n'avions pas compris son plan Santé 2022. En gros : dévoués mais limités. Bref le corps politique s'obstinait. Enfin pas tout à fait : n'écoutant que son courage – et alors qu'un virus d'origine asiatique pointait le bout de son nez – un dimanche, le dimanche qui suivait justement ce cortège de blouses blanches dans les rues de Paris, Madame Agnès Buzyn quittait son ministère. Estimant certainement que de ministère elle n'en avait précisément point et que seul le Budget décidait, elle partait. Elle, qu'on percevait déjà ni convaincante ni convaincue par ce plan bourré de primes et reprenant une partie de la dette sur des

fonds d'origine inconnue, avouait son impuissance. Enfin pas tout à fait non plus, elle n'avoua rien du tout : ne voulant plus quitter les charmes du pouvoir, elle ne put pas s'offrir le luxe de la sincérité – tout autant effrontée qu'ingénue – de Nicolas Hulot, et dire qu'elle foutait le camp. Elle aurait pu, mais non. En fait elle ne flancha qu'après, le 17 mars, mettant tout sur le compte de la crise sanitaire dont elle seule mesurait l'ampleur ; le virus a le dos large.

Nous en étions donc là quand, alors que le nouveau Ministre en route pour une tournée qu'il entamait en Loire – histoire de calmer les esprits –, et tandis que sa prédécesseure s'agitait bizarrement pour la mairie de Paris, ce virus, ce funeste virus qu'on espérait rester ressortissant chinois, débarquait en Europe, comme un vilain migrant mais en plus inquiétant. Et en moins de dix jours arrivait au galop une charge inattendue emportant avec elle les plus intolérables attributs de la vie pour l'homme occidental : le hasard, l'aléa, le risque, la mort et la peur de la mort. Et voilà l'Occident face à sa vulnérabilité. Tétanisé, il fait le hérisson. Fragile, il n'a pas le choix. La vitesse, dont il avait naguère fait sa façon de vivre, de croître et de communiquer, soudain le fit trembler. À l'heure près, il devint attentif aux voyages du virus en question, des grippés, des fiévreux, des tousseux et même des porteurs sains, bref, tous les êtres humains. L'inhibition de l'action fait œuvre d'ultime parade.

Mais cela ne suffit pas car la réalité s'impose. Se terrer ne suffit pas. Derrière : le hérisson, mais devant : l'hôpital. Par leurs cadences, en quelques jours naquirent deux mondes distincts : tapi pour l'un, fébrile pour l'autre. Et voilà que soudain, bien des choses, des constats, des faiblesses concernant un système laissé aux mains de technocrates – je parle de l'hôpital public – reviennent, comme un boomerang, violemment au visage d'un corps politique qui ne comptait jusque-là que sur nous pour nous taire et faire notre travail (suffit pour s'en convaincre de revoir cet échange édifiant entre Emmanuel Macron et le Dr Salachas le 27 février dernier). Un corps politique qui, disons-le, comptait tout autant sur une autre variable ayant souvent raison des soulèvements de masse : le temps, le temps qui apaise tout.

Mais voilà, la nature est brutale, elle ramène au concret. Comme disait Jean Baudrillard dans *L'Esprit du terrorisme* (*Le Monde*, 3 novembre 2001 / Galilée, 2002), « les événements ont cessé de faire grève ». Et les données s'inversent. C'est une particule ni vivante ni inerte, un virus, qui les a inversées.

Comment ? C'est assez simple. Quand réduction du nombre de lits, réduction du personnel paramédical – par décision bureaucratique en vue de réduire les dépenses – conduisaient le praticien à faire un tri en lui imputant le risque médical voire juridique de le faire, de quoi était-il le jouet ? Ni plus ni moins de ce que Johann Chapoutot développe, à l'ère contemporaine, dans l'épilogue de son dernier essai : le management par délégation de responsabilité. Une technique éprouvée qui consiste à dire à son subordonné : « voici le but à atteindre, la façon de l'atteindre vous incombe, vous en êtes responsable ». À ceci près toutefois qu'au sein de l'hôpital ce but n'était jamais avoué mais simplement acté par cette réduction continue de moyens matériels et, partant, de soignants. De quoi rendre fou le praticien.

Hélas donc surgit Covid-19, et le politique prit peur.

Si le politique prend peur – et avec lui le corps administrant des hôpitaux publics appliquant jusqu'ici à la lettre les consignes imposées, en fait, par Bercy – c'est qu'il sait parfaitement que la donne s'est inversée. Il sait pertinemment que le praticien, pour soigner un nombre de malades qui s'annonce considérable, peut lui dire à son tour : « voici le but à atteindre, les moyens vous incombent, vous en êtes responsable ». En fait le praticien n'a même pas besoin de lui dire, tellement c'est manifeste. Le roi est en échec.

C'est bel et bien une véritable inversion de la délégation de responsabilité qui se fait jour.

Soudain le corps administrant prétendant s'immiscer dans l'organisation des soins, saisit qu'en la matière les choses sont compliquées, que seul le corps soignant sait vraiment de quoi il parle. Du praticien qu'il souhaitait convertir en manager d'équipe, il implore une conduite sanitaire et se réjouit de le voir exercer son métier à plein temps et plus encore. Lui qui, aux fins de rentabiliser, soumettait le corps soignant à un lien grandissant de subordination, implore de lui conseils et directives, et vénère ses sacrifices. De le savoir vital il l'envie presque.

Le politique, lui, comprend qu'il ne suffira plus de dire que nous sommes formidables, qu'il va devoir parler franchement et qu'il est temps de nous prendre au sérieux.

Et vous, les gens, vous qui étiez à ses yeux porteurs de maladies plus ou moins coûteuses, les objets d'actes plus ou moins lucratifs, êtes enfin devenus des sujets au cœur de ses tourments. Peut-être car il se sent, enfin, faire partie de nous tous.

Mais face à l'hôpital public éclairé et debout jour et nuit, ses paupières vont-elles pour autant amorcer un état de réveil ? C'est difficile à dire. Une petite lueur apparut tout de même le 12 mars quand Emmanuel Macron s'adressa à la France. Comme souvent, un discours marque par son ton, son début et sa fin. Passons sur le début : qualifiant de « héros » les soignants, il aura reconnu la fibre sacrificielle dont ils ont hérité de l'Histoire – on n'en demandait pas tant, mais c'est attentionné, notons. Mais à la fin surtout, en l'entendant s'interroger sur « les failles du modèle de développement [de] notre monde », plus loin dire que « la santé gratuite sans condition de revenus [était un] bien précieux » et « qu'il était des biens [...] qui devaient être placés en dehors des lois du marché », nous fûmes abasourdis et réjouis à la fois. Démonter en trois phrases le néolibéralisme était si inespéré que c'était à n'y pas croire. Quant au ton empruntant celui d'un chef incitant au ressaut de la nation en temps de guerre (mot qu'il prononcera d'ailleurs plusieurs fois le 16 mars) – et insérant au passage un « quoi qu'il en coûte » assez peu rassurant –, admettons qu'il était paniqué mais fut parfois touchant. Voilà pour l'impression, forcément subjective.

Mais, sincère, sera-t-il audacieux ? Rien n'est moins certain. D'abord notons qu'il aura fallu cette particule virale pour qu'enfin, comme en réponse à ce fameux vendredi dans les rues de Paris, on entende une prise de position de fond sur l'hôpital public. Il était temps.

Reste que, l'ampleur de la crise sanitaire se révélant ou non dépasser les limites du système, il faudra bien acter un retard de trente ans à l'avoir réformé, un retard imputable à vingt gouvernements, et une dette abyssale. Or, ne pouvant revenir en arrière en urgence, bonnes intentions ou pas, sincérité ou pas, Bercy va se trouver contraint. Augmenter notre dette ; prélever dans la poche des Français déjà saignés à blanc par la pression fiscale ; amputer un autre budget (Éducation, Justice, Intérieur, Enseignement supérieur...) : laquelle de ces trois cases cocherait un étudiant de l'ENA ? Laquelle de ces trois cases cocheront Bruno Le Maire et Gérard Darmanin ?

Et si, perfide, le Budget justement en profitait pour vous faire accepter d'injecter du sang neuf. Un petit peu de sang neuf, au début un petit peu, juste un peu. C'est-à-dire de l'argent du privé pour sauver le public dont cette crise risque d'achever la déroute, avec cet argument inspiré de Thatcher : aucune alternative. Et si cette crise, comme peuvent l'être les crises, était une occasion de fabriquer le consentement ? Le vôtre. L'hypothèse a du poids, celui de l'économie.

Mais si tel était le cas, qu'on ne se berce pas d'illusions, c'est à un autre tri auquel on assistera dans les prochaines années. Car ayant infiltré le système, industries pharmaceutiques, compagnies d'assurances ou GAFKA (pourquoi pas, on ne sera plus à ça près) ne vous permettront plus d'accéder aux mêmes soins si vous n'avez pas le sou. Dès lors qu'existera un marché de nos compétences, elles vous coûteront très cher.

Au fond, au début de ses ravages, le virus du SIDA aura révélé autant d'incompétence scientifique dans les pays les plus industrialisés du globe que, quarante ans plus tard, le début des ravages (différents) du Covid-19 y aura révélé d'incompétence politique. Des deux incompétences, seule la première est à mettre au crédit de l'ignorance immanente, pardonnable, qu'ont les êtres humains du monde dans lequel ils vivent. La seconde est tellement plus grave...

STÉPHANE VELUT

¹. *Macron interpellé à l'hôpital*, disponible sur YouTube.

². Johann Chapoutot, *Libres d'obéir. Le management du nazisme à aujourd'hui*, Gallimard, 2020 (coll. NRF essais).

Et voilà l'Occident face à sa vulnérabilité. Tétanisé, il fait le hérisson. Fragile, il n'a pas le choix. La vitesse, dont il avait naguère fait sa façon de vivre, de croître et de communiquer, soudain le fit trembler. À l'heure près, il devint attentif aux voyages du virus en question, des grippés, des fiévreux, des touseux et même des porteurs sains, bref, tous les êtres humains. L'inhibition de l'action fait œuvre d'ultime parade. Mais cela ne suffit pas car la réalité s'impose. Se terrer ne suffit pas. Derrière : le hérisson, mais devant : l'hôpital.

STÉPHANE VELUT

NÉ EN 1957, STÉPHANE VELUT EST L'AUTEUR DE *FESTIVAL*, ROMAN PARU CHEZ VERTICALES EN 2014. IL A PUBLIÉ DANS « TRACTS » *L'HÔPITAL, UNE NOUVELLE INDUSTRIE*. IL EST CHEF DU SERVICE DE NEUROCHIRURGIE DU CHU DE TOURS.

20 MARS 2020

François-Henri DESERABLE Tout est déjà dans les livres

FRANÇOIS
HENRI
DESÉRABLE
**TOUT EST DÉJÀ
DANS LES LIVRES**



20 MARS 2020 / 20 H / **N° 7**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Ce séjour en résidence d'écriture de mi-mars à mi-avril était prévu de longue date : je suis arrivé chez Julien Gracq, à Saint-Florent-le-Vieil, dans le Maine-et-Loire, un dimanche ; le lundi, entré en vigueur un décret portant diverses mesures relatives à la lutte contre la propagation du virus Covid-19, qui sans évoquer le confinement imposait aux Français de rester chez eux. Les jours précédents, nombre d'entre eux s'étaient retrouvés sur des marchés, sur des plages, dans des parcs, indifférents aux recommandations des professionnels de santé, rétifs aux conseils de « distanciation sociale », négligeant les « gestes barrières », comme si la situation n'avait rien d'alarmante, comme s'ils n'avaient pas pris la mesure de sa gravité. Camus, dans *La Peste*, nous avait pourtant mis en garde : méfions-nous des guerres ou des épidémies auxquelles on ne croit pas assez.

Quand une guerre éclate, les gens disent : « Ça ne durera pas, c'est trop bête. » Et sans doute une guerre est certainement trop bête, mais cela ne l'empêche pas de durer. La bêtise insiste toujours, on s'en apercevrait si l'on ne pensait pas toujours à soi. Nos concitoyens à cet égard étaient comme tout le monde, ils pensaient à eux-mêmes, autrement dit ils étaient humanistes : ils ne croyaient pas aux fléaux. Le fléau n'est pas à la mesure de l'homme, on se dit donc que le fléau est irréel, c'est un mauvais rêve qui va passer. Mais il ne passe pas toujours et, de mauvais rêve en mauvais rêve, ce sont les hommes qui passent, et les humanistes en premier lieu, parce qu'ils n'ont pas pris leurs précautions.

De là, plusieurs solutions étaient envisageables. Laisser le virus se propager, les citoyens le contracter, et faire le pari d'une « immunité de masse » – ce fut, dans un premier temps, celui de l'Angleterre, au risque de voir succomber les personnes les plus faibles. À ce compte, pourquoi ne pas adopter les mesures des Émanglons, ce peuple imaginé par Michaux dans *Voyage en Grande Garabagne* ?

Quand un Émanglon respire mal, ils préfèrent ne plus le voir vivre. Car ils estiment qu'il ne peut plus atteindre la vraie joie, quelque effort qu'il y apporte. Le malade ne peut, par le fait de la sympathie naturelle aux hommes, qu'apporter du trouble dans la respiration d'une ville entière.

Donc, mais tout à fait sans se fâcher, on l'étouffe.

[...]

Pour étouffer, on choisit une belle jeune fille vierge.

[...]

La difficulté est d'être douce à la fois et de serrer fort.

Une coquette ne réussira pas, une brutale non plus. Il y faut des qualités de fond, une nature vraiment féminine.

Mais quel bonheur quand on a réussi, et comme on comprend les larmes de joie de la jeune fille cependant que l'assistance la félicite avec émotion !

L'autre solution, appliquée, peu ou prou, par le reste du monde : réduire les contacts entre les citoyens, les sommer de rester chez eux. Bref, les confiner. Et surtout, qu'ils ne sortent pas s'ils sont malades. Mesure déjà préconisée par Molière, dans *Le Malade imaginaire* :

Argan : – Que faire donc, quand on est malade ?

Béralde : – Rien, mon frère.

Argan : – Rien ?

Béralde : – Rien. Il ne faut que demeurer en repos.

Tout, on le voit, est déjà dans les livres ; j'en ai deux mille dans la bibliothèque et la Loire à mes pieds : je ne suis pas à plaindre. D'autres le sont – et je pense en premier lieu à la petite armée de blouses blanches, qui chaque jour monte au front pour combattre l'ennemi invisible. Les voilà, les vrais héros de notre temps. Je ne suis qu'écrivain, alors j'écris. Le virus poursuit sa course folle autour du vaste monde, et j'écris. Ça semble dérisoire, dit comme ça, mais je veux croire que ça n'est pas totalement vain : un ami me rappelle que pendant l'épidémie de peste qui décima Londres en 1603, Shakespeare, réfugié à Stratford-upon-Avon, commença à écrire *Le Roi Lear*. Y a plus qu'à...

FRANÇOIS-HENRI DÉSÉRABLE

Je ne suis qu'écrivain, alors j'écris. Le virus poursuit sa course folle autour du vaste monde, et j'écris.

FRANÇOIS-HENRI DÉSÉRABLE EST L'AUTEUR DE TROIS ROMANS CHEZ GALLIMARD, *TU MONTRERAS MA TÊTE AU PEUPLE* (2013), *ÉVARISTE* (2015) ET *D'UN CERTAIN M. PIEKIELNY* (2017), TOUS PRIMÉS.

20 MARS 2020

René FREGNI

Les jours barbares

RENÉ
FRÉGNÉ

LES JOURS
BARBARES


TRACTS
DE CRISE
GALLIMARD

21 MARS 2020 / 10 H / **N° 8**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

J'ai passé ma journée à refendre des bûches, sous les quatre grands chênes devant la maison. Ma petite chatte était assise à côté, ses yeux bleus et ronds suivaient chacun de mes gestes. Quand mes épaules étaient plus dures que le bois, je m'appuyais sur la hache et nous échangeons quelques mots.

Autour de nous la lumière n'avait jamais été aussi belle. Les prés sont déjà d'un beau vert très gras, piqués de géraniums sauvages et de minuscules myosotis. Plus bas, vers le village, les flaques blanches des pâquerettes éclairent le chemin, les épervières allument mille soleils sur les talus. Les collines ont encore leur fourrure de renard.

Il y a trente-six ans je travaillais dans un hôpital psychiatrique de Marseille, mon corps se couvrait d'eczéma, mes mains, mes bras, mon dos... Un matin je ne suis pas retourné à l'hôpital, je suis parti vers les collines. J'ai posé mon sac dans un minuscule cabanon abandonné.

J'ai ouvert un cahier et je me suis mis à écrire, sous une tonnelle bourdonnante d'abeilles, dans une odeur de miel et de genêts. Je n'avais pas un sou. Huit jours plus tard mes mains étaient propres, mes bras aussi. L'eczéma avait disparu. J'avais récupéré mon corps, ma tête, mon temps. J'étais pauvre et libre. Ma vie enfin m'appartenait. Il y a trente-six ans que j'écris chaque jour, que je marche et que je fends du bois. Il y a trente-six ans que j'évite mes semblables.

Si je n'avais pas deux filles, une femme dont je rêve et trois vrais amis, je penserais que l'homme doit disparaître le plus vite possible de la surface de cette terre. Il a fait tellement de mal...

En quarante ans, nous avons massacré soixante pour cent des vertébrés et nous ne sommes qu'au début de la sixième extinction de masse, la première attribuée à l'homme, l'anthropocène disent certains... Nous avons massacré les baleines, les aigles et les faucons pèlerins, le cheval sauvage de Mongolie, le daim de Mésopotamie, nous avons traqué en jeep l'onyx, aux confins du désert, exterminé les derniers rhinocéros de Java, l'ibis du Japon, la grue blanche américaine, les petits paresseux sont au bord de l'extinction. Nous écrasons tout ce qui est vivant, pour notre jouissance ou pour entasser dans des caves blindées des pyramides de billets de banque.

Partout la main de l'homme, l'œuvre de l'homme. Les vrais rapaces, c'est nous ! Nous avons appelé ces massacres la civilisation. Nous succomberons, broyés par cette civilisation.

Coronavirus... Serait-ce le début de la fin ? Nous avons dominé la rage, la poliomyélite, la fièvre jaune, dominerons-nous cette fièvre de l'argent, de la possession, du profit, cette maladie contagieuse du pouvoir, cette certitude que nous sommes plus intelligents que tout ce qui est vivant autour de nous, les forêts, les rivières, les océans, l'air et tous les animaux qui sautent, rampent, volent.

Je suis agnostique, je n'ai jamais mis les pieds dans une église sauf quand elle était très belle, qu'il faisait très chaud. Je ne crois pas au châtement divin, à la punition dernière, à l'expiation. Je crois à une réaction cosmique, une saine réaction. Une réaction non préméditée, ni religieuse, ni vengeresse, le début du soulèvement de tout ce qui est vivant, face à notre impérialisme cynique et aveugle. Le virus de notre toute-puissance a fait mille fois plus de dégâts, de souffrances, de morts que ce pauvre coronavirus. Nous sommes, sur cette terre merveilleuse, l'espèce la plus criminelle, la plus prédatrice, la plus dangereuse. La

vie lentement s'écarte de nous, se méfie de nous, secrète ses anticorps dans les profondeurs des racines et les molécules de l'eau, de l'air.

Le mot virus vient de venin, poison. Nous sommes le venin et le poison, nous sommes la contagion. Nous nous sommes pris pour les dieux de cette planète. Tout ce qui tentait de vivre nous l'avons méprisé, mis en esclavage. Chacun de nous est l'égal d'un figuier, d'un caillou, d'un ruisseau, d'un ver de terre. Nous avons besoin du ver de terre, il n'a pas besoin de nous. C'est un infatigable laboureur qui travaille jour et nuit pour qu'explode la vie, comme les abeilles, les hérissons, les oiseaux et les nuages.

Le coronavirus est peut-être notre dernière chance. « Il lui avait inoculé le virus redoutable de la vertu », écrit Victor Hugo. Puisse ce virus nous contraindre à cette vertu. Nous avons quelques mois pour ouvrir les yeux, pour nous rendre compte que dans les banques il n'y a rien, que les vraies richesses sont autour de nous, ces géraniums sauvages, ces bourgeons qui éclatent partout, cette lumière unique qui n'existe nulle part ailleurs. Le paradis est partout. Nous y sommes.

La seule intelligence, c'est la vie. Tout ce qui pousse vers la mort est bête, les guerres, la frénésie de l'argent, notre consommation effrénée, la lumière morte de nos écrans, les bonheurs virtuels, l'ère du plaisir instantané. Ce n'est pas le virus qu'il faut combattre désormais mais notre rapacité, notre démence qui nous ont éloignés des rivières car nous leur préférons les fleuves d'argent.

Notre vie nous appartient, notre corps nous appartient, notre temps si précieux nous appartient. Chaque jour depuis trente-six ans j'écris le mot gare et je monte dans un train qui n'existe pas. L'imagination ne consomme aucune goutte de kérosène et m'emmène tellement plus loin. J'ai passé ma vie à lire, écrire, marcher, rêver, fendre du bois et caresser la tête d'un chat.

Je vis de presque rien et rien ne me manque. J'ouvre les volets le matin, tout est sous mes yeux, l'herbe pailletée de rosée, la brume rose et verte à l'est, les amandiers couverts d'une neige de fleurs qui éclairent les collines. Ma journée sera semblable à celle d'hier, celle de demain. J'aimerais que cela dure encore mille ans, je ne m'ennuie jamais, je n'ai besoin que de douceur et de beauté.

Je sais pourtant que la mort rôde dans les rues de chaque ville, pousse des portes, escalade à pas de loup des escaliers, se glisse sans bruit dans les maisons des hommes. Quand je pousse mes volets, je ne vois que le printemps, insouciant, jeune à nouveau, lumineux, si heureux de vivre, ivre de sa beauté. Chaque chose est à sa place, la nature est sereine, modeste, équilibrée. Nous nous sommes octroyé une place démesurée et le droit de tout détruire, de tout saccager.

Nous n'avons que quelques mois pour regarder le printemps, écouter le printemps, marcher dans le printemps. Nous n'avons que quelques mois pour entrer dans l'été et vivre comme les oiseaux, les feuilles, les nuages et les vers de terre. Nous ne sommes pas en guerre. Nous devons tuer la guerre. Nous devons nous ranger du côté du printemps, de la beauté, sinon nous serons balayés et la terre se refermera sur nous, nous oubliera pour ne se concentrer que sur la vie et les saisons qui passent. Nous n'aurons été pour elle qu'un simple virus parmi des millions d'autres, dans ces milliards d'années.

Il y a trente-six ans, j'ai fait un choix. Je vais descendre fendre mes bûches, caresser la tête de mon chat et j'irai marcher un peu dans la colline, au moins, si je pars demain, j'aurai profité du printemps.

RENÉ FRÉGNI

Le coronavirus est peut-être notre dernière chance. « Il lui avait inoculé le virus redoutable de la vertu », écrit Victor Hugo. Puisse ce virus nous contraindre à cette vertu. Nous avons quelques mois pour ouvrir les yeux, pour nous rendre compte que dans les banques il n'y a rien, que les vraies richesses sont autour de nous, ces géraniums sauvages, ces bourgeons qui éclatent partout, cette lumière unique qui n'existe nulle part ailleurs. Le paradis est partout. Nous y sommes.

RENÉ FRÉGNI

RENÉ FRÉGNI, NÉ À MARSEILLE EN 1947, EST L'AUTEUR D'UNE QUINZAINE DE RÉCITS ET ROMANS. IL A PUBLIÉ EN 2019 CHEZ GALLIMARD *DERNIER ARRÊT AVANT L'AUTOMNE* ET, DANS LA COLLECTION TRACTS, *CARNETS DE PRISON*. IL ANIME DEPUIS VINGT-CINQ ANS DES ATELIERS D'ÉCRITURE EN PRISON, NOTAMMENT AUX BAUMETTES. IL VIT À MANOSQUE.

21 MARS 2020

Didier DAENINCKX On a cru te perdre

DIDIER
DAENINCKX

**ON A CRU
TE PERDRE**


**TRACTS
DE CRISE**
GALLIMARD

21 MARS 2020 / 20H / **N° 9**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

« Pendant trois jours, on a cru te perdre... », c'est ce que me disait

ma mère chaque fois qu'une catastrophe ravivait le souvenir des grands périls. En ce mois d'octobre 1957, avec mes deux sœurs nous venions de nous installer au rez-de-chaussée d'un bâtiment de la cité Robespierre, à Aubervilliers, et une forte fièvre m'avait forcé à rester à la maison. Pendant une semaine j'avais gardé le lit face à la fenêtre baignée par le soleil d'automne jusqu'à ce que les murs se mettent à se tordre, les meubles à s'étirer, le plafond à fondre comme une guimauve. Dans le même temps, le poids des draps m'était devenu insupportable, j'avais la sensation de grossir démesurément, de peser des tonnes, d'occuper tout l'espace disponible. Le docteur Saiz, dépêché d'urgence, avait fourni quelques médicaments pour apaiser la fièvre intense qui provoquait le délire. Il avait conseillé de me découvrir, de placer des linges frais sur mon front. C'est tout ce qu'il pouvait faire, et contre toute attente le miracle avait eu lieu.

J'étais resté quinze jours sans sortir à faire des moulages en plâtre, du découpage de bois grâce à une panoplie de menuisier. Le mal, venu de Chine, rôdait en Europe depuis juin mais personne ne l'avait vraiment pris au sérieux jusqu'à ce qu'il s'installe dans douze provinces italiennes à la toute fin du mois d'août :

À Rome, trente-cinq jeunes congressistes de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, hollandais et belges, ont été isolés dans un lazaret. On fait remonter la source de l'infection au port de Naples, d'une part, et, d'une autre, à la contamination d'un jeune sportif à son retour du Festival de la jeunesse de Moscou. Le virus aurait passé les mers et survolé les monts Oural en même temps.

Un mois plus tard, en l'absence de tout organisme international de veille, « l'influenza » avait franchi les Alpes et un bref article du journal *Le Monde*, le 28 septembre, rassurait la population à propos de la rentrée scolaire alors fixée au premier octobre :

Des craintes se sont manifestées concernant la rentrée des classes à la suite de l'apparition en quelques points du pays de cas particuliers de grippe « asiatique », affections au demeurant assez bénignes.

Une semaine plus tard, on dénombrait 450 morts en Angleterre, ce qui n'empêchait pas les autorités de préciser « que ces chiffres sont très comparables à ceux de 1956 ». En France, la comptabilité macabre ne concernait alors que le résultat des combats en Algérie : 250 rebelles tués à Tébessa sur le djebel Tadjetount, 28 à Médéa, 48 fellaghas tués par la 12^e division d'infanterie coloniale à Beni Ouazzane, 50 autres à Batna, Palestro, Khenchela...

Les équipes de l'Institut Pasteur s'étaient néanmoins lancées dans la fabrication d'un vaccin, nécessitant de disposer d'un nombre impressionnant d'œufs de poule fécondés de 5 à 9 jours pour un investissement de 250 millions de francs non

subventionné par l'État. Le professeur Lépine estimait que 15 millions d'œufs, au minimum, seraient indispensables à la vaccination de 25 % de la population française avant de conclure :

Le problème consiste à savoir si l'on veut engloutir des millions de francs et soustraire du marché un précieux aliment pour fabriquer un vaccin dont on ne peut être sûr qu'il soit efficace contre une souche dont on doute qu'elle soit dangereuse.

Selon les sources les plus fiables, la pandémie connue sous le nom de grippe asiatique qui submergea le monde en 1957 fit plus de deux millions de morts dont 15 000 en France métropolitaine.

La chance a fait que je ne me suis pas fondu dans ce chiffre, que je suis demeuré un individu. Le virus mutant rôde à nouveau. C'est un touriste opportuniste, il prend son temps, il profite de toutes les occasions, il fait des selfies, serre la main du premier venu, applaudit ceux qui s'époumonent, se faufile dans les cortèges, visite les églises, les assemblées comme les bidonvilles.

Le Temps, lui, est plus déterminé. Il avance de son pas mesuré, droit devant lui. Il prend son temps pour mieux prendre le nôtre. Et même s'il est mécanique, moins imprévisible, je lui donne la préférence.

DIDIER DAENINCKX

Le virus mutant rôde à nouveau. C'est un touriste opportuniste, il prend son temps, il profite de toutes les occasions, il fait des selfies, serre la main du premier venu, applaudit ceux qui s'époumonent, se faufile dans les cortèges, visite les églises, les assemblées comme les bidonvilles. Le Temps, lui, est plus déterminé.

DIDIER DAENINCKX

NÉ EN 1949 À SAINT-DENIS (93), DIDIER DAENINCKX EST L'AUTEUR D'UNE SOIXANTAINÉ DE ROMANS POLICIERS, D'ESSAIS ET DE RECUEILS DE NOUVELLES DEPUIS LA PARUTION EN 1984 DE *MEURTRES POUR MÉMOIRE* DANS LA SÉRIE NOIRE. SON DERNIER ROMAN, *ARTANA ! ARTANA !*, A PARU CHEZ GALLIMARD EN 2018. IL A PUBLIÉ, DANS LA COLLECTION TRACTS, *MUNICIPALES. BANLIEUE NAUFRAGÉE*.

21 MARS 2020

Arthur DREYFUS

L'impossibilité d'écrire

ARTHUR DREYFUS L'IMPOSSIBILITÉ D'ÉCRIRE


TRACTS
DE CRISE
GALLIMARD

22 MARS 2020 / 14H / **N° 10**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Commencer un livre, c'est avoir un sujet en tête.

Un sujet qui bouillonne et qui nous appartient.

Un sujet dont on n'aime pas parler.

Par superstition – mais pas que.

(Aussi pour le garder en soi comme un secret.)

Tout écrivain possède d'ailleurs une arme secrète.

De se dire, en cas de malheur : *je vais l'écrire*.

Un parent meurt : écrire le deuil.

Un amour meurt : écrire le chagrin.

Or quand tout le monde est obnubilé par le même sujet, l'écrivain a peur.

Peur de quoi ? De se trouver réduit à deux choix mauvais :

1. Passer, par orgueil, à côté du sujet majeur.
2. Se borner, par paresse, au sujet trop évident.

Le sage s'écrie : « Ce n'est pas le sujet qui importe, mais la façon dont tu le traites ! »

Le défaitiste répond : « Certes, mais tous les traitements sont déjà confisqués. »

Traitements – ou plutôt : « grilles de lecture ».

Comme s'il était impossible de parler du virus sans en tirer sa petite leçon.

Comme si la pandémie transformait tout écrivain en moraliste.

Comme s'il était indécent de recourir au « je ».

Moyennant quoi, l'écrivain passe en revue les *grilles* offertes par les temps qui courent.

La grille de lecture écologique : les dauphins regagnent Venise. On se souvient que les oiseaux chantent. Malmenée depuis un siècle, notre planète respire et c'est tant mieux.

La grille de lecture anticapitaliste : avons-nous besoin de tout ce que nous désirons ? La mobilité du virus pointe les folies du système mondialisé.

La grille de lecture historique : Foucault démontra comment, au Moyen Âge, les épidémies de peste permirent aux administrations de raffermir leur pouvoir de surveillance.

La grille de lecture végétarienne : si les Chinois ne gobaient pas tous les animaux possibles pour leurs vertus soi-disant aphrodisiaques, on n'en serait pas là.

La grille de lecture psychologisante : le virus révèle notre déni de la mort. L'homme s'affole de ne plus pouvoir maîtriser son destin. La peur aussi est contagieuse.

La grille de lecture provocatrice : face à la prolifération d'indignations abusives, et du délire de l'écriture inclusive, la nature se venge, nous rappelant aux vrais sujets.

La grille de lecture scandaleuse : lorsque chacun peut mourir à tout instant, la vie redevient précieuse. (Pourvu qu'on ne découvre pas de vaccin.)

Non. Stop. On n'a pas envie de choisir sa grille.

On n'a pas envie de grilles.

Alors l'écrivain se tourne vers son dernier trésor : l'imaginaire. Las ! En temps de crise, l'imaginaire individuel se diffracte au profit d'un imaginaire collectif.

En temps de crise – et plus encore de *distanciation sociale*.

Au demeurant : rien n'est plus proche de la vie d'un écrivain que le confinement.

Se lever tard, ne voir personne, repousser les échéances, avoir des scrupules.

Tourner en rond, mâcher du chocolat, remâcher ses obsessions, résister à la sieste, au porno.

(En un éclair, la vie secrète des écrivains est devenue banale. Un virus a révélé leurs trucs au grand public.)

Cut. Dans un premier temps, l'écrivain songe à écrire un journal de confinement.

Mais tous les écrivains n'auront-ils pas la même idée ?

Les librairies ne seront-elles pas bientôt saturées de récits confinés – criminellement bourgeois ?

Des livres ne parlant pas du virus auront-ils encore le droit d'exister ?

Si oui, qui les lira ?

On en arrive au pied du mur : à ne pouvoir écrire ni sur autre chose – ni sur *ça*.

Incapable de peindre la tempête au cœur de la tempête. Incapable de ne pas être emporté par la tempête.

Fiction ? Théâtre ? Poésie ? Toute forme paraît absurde.

Ce n'est plus nous qui écrivons le livre : nous sommes dans le livre.

Autrement dit : *cernés par le réel*.

Et quand le réel prend toute la place, on n'a pas envie de détourner les yeux du spectacle.

Car le réel – ou plutôt l'effroi contraignant à scruter ce réel – contraint aussi à vivre au présent.

Et lorsque chaque jour redevient un jour, que chaque heure redevient une heure, les pages rêvées se dissipent dans un futur abstrait ; emportées au vent du Grand Maintenant.

Pause. L'écrivain s'aperçoit que comme tout le monde, il faisait quelque chose pour oublier qu'il était assis sur une chaise, et que demain ressemblerait à aujourd'hui.

Alors profitant de cet aujourd'hui qui ne ressemblera pas à demain, il décide, une fois n'est pas coutume, de ne rien *faire* de tout ça.

De ne rien écrire. De n'en rien dire.

De ne plus être un écrivain.

Et pour la première fois peut-être : d'accepter d'être.

ARTHUR DREYFUS

(En un éclair, la vie secrète des écrivains est devenue banale. Un virus a révélé leurs trucs au grand public.)

ARTHUR DREYFUS

ARTHUR DREYFUS EST NÉ À LYON EN 1986. IL EST L'AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES, DONT QUATRE ROMANS AUX ÉDITIONS GALLIMARD.

22 MARS 2020